

L'ADMINISTRATION TOTALE DE LA SOCIÉTÉ

*Travail et valeur
au sein du techno-capitalisme*

UN NOUVEAU PROJET HISTORIQUE qui développerait des formes qualitativement différentes de rationalité technologique est-il possible ? Telle est finalement l'interrogation soulevée par la lecture des articles de Douglas Kellner et Herbert Marcuse. On sent percer une pointe d'optimisme diffus dans la pensée des deux auteurs : Kellner a été l'élève de Marcuse et s'il en reprend la rigueur et la clairvoyance de l'analyse, il laisse poindre, lui aussi, un espoir discret, mais tenace, dans l'avenir de l'homme. Qui pourrait leur reprocher ? Le projet de la Théorie critique fondée par Max Horkheimer n'était-il pas une vie meilleure pour l'humanité ? Que l'on ne s'y trompe pas. Cet idéal trompeur ne résiste pas à une lecture plus soutenue de leurs textes. En effet, au lieu de s'accorder sur l'analyse globale pour mieux en tirer de fausses conclusions et des propositions qui ne font que renforcer le système combattu, comme le font nombre de ceux qui s'auto-proclament alter-mondialistes, il faut aller au bout des choses — notamment grâce au texte de Marcuse — pour tenter de comprendre l'aporie d'une transformation qualitative du capitalisme ou de sa version contemporaine néolibérale.

De nos jours, le débat semble resté uniquement ouvert entre les globalisateurs, dirigeants d'États ou de multinationales, et les alter-mondialistes, admirateurs d'un État-providence dont les vertus consisteraient en une régulation des dérives du néolibéralisme.

D'un côté, une mafia capitaliste composée d'individus interchangeables appliquée à augmenter la rentabilité, la plus-

value, et surtout les surprofits. Il n'est qu'à prendre l'administration américaine actuelle, celle de George W. Bush, pour s'en apercevoir. On peut affirmer, sans exagération, qu'il s'agit de l'administration la plus réactionnaire de toute l'histoire des États-Unis, renvoyant même l'époque du maccarthysme et de la guerre froide au rang de hochet pour sale gosse.

Non seulement, George Bush Junior brille par les ratés de son existence — flop des entreprises qu'il a dirigées, délits d'initié, piston familial pour ne pas faire la guerre du Viêt-nam, alcoolisme et prise de drogues, etc. —, mais sa carrière politique est un désastre états-unien et désormais mondial. Bush II a réussi le tour de force de transformer le Texas en État surpollué par le biais d'une politique énergétique de déréglementation absolue profitable aux généreux donateurs de sa campagne de gouverneur — les principaux étant les dirigeants d'une certaine société Enron. Parvenu, et c'est bien le mot, à la présidence des États-Unis d'Amérique, en volant littéralement les résultats de l'élection 2000, W. et son équipe ont étendu à l'ensemble du territoire américain la politique désastreuse menée au Texas, creusant ainsi le déficit le plus important de tout l'histoire des USA, battant même en ce domaine les administrations Reagan et Bush I¹. Les scandales Enron et Halliburton, dans lesquels la famille Bush est impliquée jusqu'au cou, vaudrait à eux seuls un Bushgate.

Basée sur un puritanisme bigot, benêt et benoît (trois B qui caractérisent bien George Walker Bush lui-même), la politique sécuritaire et morale américaine actuelle est la continuation de celle qui a fait du Texas l'état assassin par excellence, ses couloirs de la mort débordant d'Africains-Américains et de Latinos, si possible pauvres. L'horreur des attentats du 11 septembre 2001 a tôt fait de masquer l'incurie de l'administration à prévenir ceux-ci en dépit d'informations émanant des services secrets du monde entier. Il faut bien dire que le gang Bush avait demandé de « foutre la paix » à la famille Ben Laden : les intérêts communs entre les familles Bush et Ben Laden sont d'ailleurs connues comme le loup blanc. L'invasion claudiquante de l'Afghanistan, la traque ratée de Ben Laden, la seconde guerre d'Irak, les crimes contre l'humanité et le non-respect des conventions internationales, dont celle de Genève, font de la première puissance mondiale, et au grand dam de ses citoyens lorsqu'ils parviendront à se réveiller, l'État le plus barbare du nouveau siècle. En effet, comme le soutient Douglas Kellner : « Les conséquences de la politique de la Guerre contre le Terrorisme ratée de l'administration Bush et ses crimes de sa politique intérieure sont effrayantes. Le Reich de Bush semble s'ériger comme un appareil d'État totalitaire orwellien et plonger

1. Sur l'élection 2000, cf. en particulier : Douglas KELLNER, *Grand Theft 2000 : Media Spectacle and a Stolen Election*, Lanham, MD, Rowman & Littlefield, 2001. Sur la comparaison entre les différents présidents américains depuis JFK, cf., du même auteur, « Presidential Politics, the Movie », in *Media Spectacle*, Londres et New York, Routledge, 2003, p. 160-178.

1. Douglas KELLNER, *From 9/11 to Terror War: The Dangers of the Bush Legacy*, Lanham, MD, Rowman & Littlefield, 2003, p. 18.

2. Noam CHOMSKY, *Pouvoir et Terreur (Entretiens après le 11 septembre)*, Paris, Le Serpent à plumes, 2003, p. 51.

3. *Ibidem*, p. 116.

4. C'est l'autre sens du terme « Terror War » employé par Kellner.

5. Douglas KELLNER, *From 9/11 to Terror War*, *op. cit.*, p. 102.

6. Douglas KELLNER, « Le spectacle de la marchandise : McDonald's, culture globale », dans ce numéro, p. 39.

7. Cf. Douglas KELLNER, *Media Spectacle*, *op. cit.*

le monde dans une guerre continue qui pourrait générer un État militaire et policier à l'intérieur et à l'extérieur du pays¹. » *Noam Chomsky nous rappelle quant à lui que l'unilatéralisme et la volonté hégémonique américaine ont des bases historiques qui devraient mettre les États-Unis au ban des sociétés civilisées* : « Le champion de la "guerre contre le terrorisme" est le seul pays à s'être fait condamner par la Cour mondiale [de Justice] pour acte de terrorisme international [invasion du Nicaragua], le seul à avoir été obligé d'utiliser son veto contre une résolution de l'ONU le rappelant à l'ordre². » *Ce même champion a également voté en 1987 contre une résolution des Nations unies « condamnant le terrorisme sous toutes ses formes et [appelant] tous les pays membres à conjuguer leurs efforts pour éradiquer cette peste³ ».*

Ne pas voir que le manichéisme dont fait preuve l'administration Bush II n'est pas une nouveauté de la politique américaine, mais plutôt une quasi-constante de son histoire — notamment conservatrice — qui cache la logique inhérente d'un système politico-économique dont le déclin s'accélère, c'est faire la preuve d'une cécité analytique dont certains philosophes, écrivains et cinéastes français sont tristement affublés. De même, il est nécessaire d'analyser la véritable « Guerre de Terreur⁴ » menée par le « Führer texan⁵ » comme l'expression politique et la mise en pratique des traits saillants d'un capitalisme qui pousse également à déréglementer le commerce et l'ensemble des activités humaines via l'OMC, à faire fi des risques écologiques majeurs qui menacent l'existence planétaire même par les « permis de polluer », à vouloir militariser l'espace pour contrôler les hommes et les biens grâce au projet « Star Wars II », etc.

*Dans ce cadre, céder à la seule personnification d'improbables ratés du système capitaliste est une erreur fatale, tout comme est dramatique la simpliste analyse en termes de dérives à corriger par la mise en place d'organismes internationaux de surveillance. La logique du spectacle de la marchandise décrite par Douglas Kellner à propos de McDonald's est à ce titre exemplaire d'un capitalisme fidèle à sa logique intrinsèque d'hégémonie planétaire : « McDonald's est ainsi un ambassadeur culturel de l'américanisation et du capitalisme global, promouvant le spectacle de la marchandise et sa culture de consommation dans le monde entier⁶. » *Le spectacle médiatique⁷, qu'il ne faut pas confondre avec une simple mise en spectacle des médias, est bien, si l'on suit Guy Debord sur lequel Kellner s'appuie pour beaucoup, « une activité spécialisée qui parle pour l'ensemble des autres. C'est la représentation diplomatique de la société hiérarchique devant elle-même,**

où toute autre parole est bannie¹ ». *Le spectacle de McDonald's est, dans le système spectaculaire, un exemple paradigmatique de ce qui unit aujourd'hui le froid et le brillant, la technicité et l'insipide, la communauté et la société. En France, la récente apparition du héros de la jeunesse Titeuf dans les Happy Meals de McDonald's n'est qu'une gadgétisation supplémentaire qui n'est que la « manifestation d'un abandon mystique à la transcendance de la marchandise² ». Dans ce mysticisme généralisé, Titeuf a la même fonction culturelle et politique que d'autres figures gadgétisées : rassembler fans et détracteurs de l'idole autour de la marchandise à son effigie. Ainsi, « Ben Laden a rapidement été élevé au rang de star médiatique internationale, injuriée dans les pays occidentaux et déifiée dans certaines parties du monde arabe et musulman. Des livres, des gadgets et des produits portant son nom et son effigie se sont vendus de par le monde. Pour ses fans, il personnifiait la résistance à l'Occident et la fidélité à l'islam, tandis que pour ses ennemis il était la personnification du Mal, l'Antéchrist. Il va de soi que, partout, les entrepreneurs ont exploité son image pour vendre des produits. Sur Internet, on pouvait acheter du papier toilette avec le visage de Ben Laden et choisir entre trois slogans : "Effacez Ben Laden", "S'il veut attaquer, il peut commencer avec mon trou", ou "Si votre derrière vient à s'alourdir, essuyez-le simplement avec Ben Laden". De plus, des préservatifs, des cibles de tir, de fléchettes, des balles de golf, des poupées vaudous, et des jeux vidéos violents portaient l'image désormais iconique de Ben Laden. Des sites Internet présentaient des dessins animés pornos insipides et des jeux informatiques dans lesquels le joueur pouvait démembrer le terroriste d'Al Qaeda.³ »*

1. Guy DEBORD, *La Société du Spectacle*, 1967, Paris, Gallimard, 1992, p. 25 (mes italiques).

2. *Ibidem*, p. 62.

3. Douglas KELLNER, *From 9/11 to Terror War*, *op. cit.*, p. 73. L'expression « Wipe out Bin Laden », « Effacez Ben Laden » peut également être traduite par « Exterminez Ben Laden ».



Thierry RIFFIS,
Effacer Ben Laden, 2003.

Gadgétiser le leader charismatique d'un groupe terroriste ou la figure naïve et consensuelle d'un gamin ordinaire au langage coloré, telle est l'actualité du spectacle capitaliste¹. Derrière ce passeport universel de l'image, les personnes, les idées et les matériaux qui sont transformés par le processus de production capitaliste deviennent autre chose : de purs objets comparables d'après leur seule valeur d'échange. Qu'importe leur valeur d'usage, transformés par l'application spectaculaire et technique, ces hommes ou choses devenus objets n'arborent plus qu'un sens symbolique et/ou monétaire : Ben Laden vaut un préservatif et Titeuf un hamburger ; Zinédine Zidane vaut le montant de son transfert et Madonna le nombre des ventes de ses albums. Comme le disait Marx : « Derrière l'invisible mesure des valeurs, le dur argent est là qui guette². »

Les valeurs n'ont plus de valeur réelle et la comparaison n'a plus d'ordre de grandeur. Car le simple ordonnancement de valeurs hiérarchisées se trouve masqué derrière des écrans symboliques qui empêchent d'en comparer la valeur d'usage. Ainsi, le travail dont la part dans le procès de production ne cesse de baisser, n'a plus de valeur de la force de travail dans ce procès. Ce qui est en jeu, c'est la valorisation de la marchandise, soit l'accroissement du capital par la production de plus-value. Dans le techno-capitalisme³ et la société de l'info-spectacle, c'est l'apparition d'une classe d'experts, non propriétaires des moyens de production, qui rompt le procès de production au profit du crédit, des stock-options, etc.⁴ C'est-à-dire que les progrès techniques, en améliorant la productivité, ont en même temps diminué le rapport des producteurs à la production. Toujours dépendants du travail, qui demeure une activité d'aliénation, les hommes s'accrochent à des fétiches qui les aliènent plus encore à la possession d'autres fétiches et donc à leur place dans le système de (re)production.

Hallucinés par la production de plus en plus abondante d'objets et de marchandises inutiles, les hommes pédalent sous produits dopants à la constitution de stocks de gadgets improbables qu'ils comparent les uns aux autres. Et, s'il existait encore des classes sociales et des groupes d'appartenance, ceux-ci éclatent en autant de fractions croisées de possession inutiles : des rastas à téléphone portable à la superbe voiture du sous-prolétaire doré. Obnubilés par la marchandise, ils ne se rendent plus compte que même leurs tentatives d'extraction du système sont happées par ce dernier (ce que Marcuse avait noté depuis belle lurette). Ainsi, par exemple, les différentes chapelles écologistes n'arrivent même plus à concevoir de politiques alternatives (à quoi ?), en pleine contradiction entre la production d'énergies non polluantes et la protection naturelle

1. Ou du capitalisme spectaculaire, ce qui est la même chose.

2. Karl MARX, *Contribution à la critique de l'économie politique*, 1859, traduit de l'allemand par Maurice Husson et Gilbert Badia, Paris, Éditions sociales, 1957, p. 44.

3. Cf. Douglas KELLNER, *Critical Theory, Marxism and Modernity*, Baltimore, John Hopkins University Press, 1989.

4. Sur ces questions, cf. Ernest MANDEL, *Le Troisième âge du capitalisme (Der Spätkapitalismus)*, 1972, traduit de l'allemand par Bernard Keiser, Paris, Les Éditions de la Passion, 1997, p. 417 sqq. ; et surtout, Karl MARX, *Le Capital*, Livre III, 1894, traduit de l'allemand par M^{me} Cohen-Solal et Gilbert Badia, Paris, Éditions sociales, 1976, chapitre XXVII, p. 408-413.

des sites. De même, les nationaux-communistes n'arrivent-ils plus à se définir qu'en faisant un masque au concombre à Marx ou, plus récemment, en encensant les valeurs communautaires et artistiques (sic) de Johnny Halliday¹. Croyant modifier le système capitaliste par des aménagements de celui-ci, les sociaux-démocrates et prédicateurs d'un autre monde participent du jeu de leur propre engouement.

« Ce que nous avons en fait est une société hautement centralisée, organisée de façon systématique par le haut, dans toutes les sphères de la culture. Les masses, qui existent certainement, sont le produit et l'objet de cette organisation et de cette administration, elles deviennent à leur tour actives et bruyantes, et déterminent la politique que leurs organisateurs et administrateurs veulent qu'elles déterminent. Cette organisation atteint graduellement l'envergure d'une administration totale, une administration totale qui (et ceci est également un trait nouveau dans l'histoire) travaille au travers du contrôle du formidable appareil technique et technologique de production, de distribution et de communication ; un appareil si colossal et si rationnel que les individus, et même les groupes d'individus, sont sans pouvoir face à lui². »

Seul un changement radical de l'homme lui-même pourrait laisser espérer qu'advienne alors une modification du système. Il faudrait alors écrire la quatrième Critique de Kant, ou, comme le dit Marcuse, « la critique de l'imagination productive³ ».

Henri Vaugrand
Août 2003

1. Cf. *L'Humanité*, 9 août 2003.

2. Herbert MARCUSE, « The Containment of Social Change in Industrial Society », in *Towards a Critical Theory of Society, Collected Papers of Herbert Marcuse, Volume II*, édité par Douglas Kellner, Londres et New York, Routledge, 2001, p. 83 sq.

3. Herbert MARCUSE, « Beyond One-Dimensional Man », in *ibidem*, p. 117.